

Ne mettez pas d'obstacle au mouvement de la douleur. Laissez-le mûrir.
Krishnamurti

LA CHÂTELAINE DE LAVERSINE

Réveille-toi, ma nuit.

Ne sens-tu pas ce cœur battant contre ma paume? Je serre le poing pour mieux en sentir les pulsations. Je l'écrase. Il pleure un sang noir et visqueux, mais je l'écrase. Dieu que ça fait mal, mais dieu qu'il est bon d'ainsi sentir palpiter la mémoire! Je reconnais ces longs couloirs aux boiseries précieuses, je reconnais ces salons hauts de plafond aux moulures compliquées, ces escaliers de pierre aux balustrades froides et franches, ce plancher grinçant aux menuiseries minutieuses, ces portes dissimulées, ces longs couloirs, ces portes et ces longs couloirs et ces portes... Oui, je reconnais tout. Il m'avait manqué, ce château qui nous ressemble. De ta fratrie et de la mienne, tous m'en ont parlé; Lydia, Eloïse, Angèle, Enzo, Violaine. Tous. Je n'osais pourtant pas m'y rendre. Je me contentais de parcourir les sentiers du domaine en scrutant les arbres dans l'espoir d'y débusquer quelque écureuil, je faisais cependant exprès de m'orienter grâce à la toiture haute que l'on distinguait à travers les cimes furieuses. J'éprouvais un certain plaisir à imaginer le reste de l'édifice sans qu'il me soit découvert. Mais vois-tu, ce soir je n'y tiens plus, je me dis que c'en est trop, qu'il me faut enfin pénétrer dans le château de ton enfance. Et m'y voici! Le poing serré sur un petit trousseau de clefs ensanglantées par mes souvenirs, j'ouvre les portes. *Un jour, nous irons à Laversine et je te raconterai l'histoire de chacune des pièces que nous traverserons* me disais-tu en agitant le trousseau devant mon visage. Alors tu souriais et je lisais l'espièglerie sur tes lèvres. Il t'arrivait de me décrire une chambre ou un boudoir et d'ainsi me promettre des nuits comme la première, à tel point que je connais ce dédale alors que je m'y enfonce pour la première fois. Il m'avait manqué, ce château qui nous ressemble, sur lequel se posent enfin mes yeux et dans lequel tu es morte.

Réveille-toi, ma nuit.

Je te sens sous mon pas comme dans ma poitrine que tu gonfles d'un air vieilli par la vaine attente des endeuillés. Mais sache que j'ai le corps alerte; je suis prêt, prêt à te survivre malgré les ténèbres que tu me réserves depuis deux ans. Ouvre les yeux, il n'y a rien que tu puisses me faire oublier. Ton règne ne fera que m'imposer de jolis songes. Je suis conscient qu'il ne s'agira que d'un leurre, mais je t'ordonne de te réveiller. Il me faut nous respirer, tu entends? Il me faut injurier ton trépas, parcourir la tresse qui pourfend l'air à l'instant même où le fouet s'abat contre notre chair, remonter sur le fil des coups, toiser notre bourreau et lui dire *c'est terminé, maintenant tout est terminé*. Et lui de se disloquer tandis

que, bien vivant, je me frappe la poitrine, je creuse la terre d'où tu sortiras.

Réveille-toi, ma nuit.

Tu n'as jamais été allongée nue sous le regard prédateur de ton meurtrier, tu n'as jamais eu les poignets liés contre les reins et l'œil livide des proies, tu n'as jamais cédé aux blessures profondes creusées dans les muscles de ton dos, tu n'as jamais été gisante au milieu du lierre. Je décide que personne n'a marché sur Laversine, que la demeure de tes aïeux n'a pas été cambriolée par le vice incarné, qu'il ne t'a point chassée, saisie et perforée de son dard puant. Je décide encore que, depuis ton piédestal, au fond du jardin, tu guettes patiemment la venue criminelle de chaque intrus. Ils pourront bien te prendre pour l'une de ces fantaisies sculptées dans le granite, être troublés par le réalisme de tes courbes, être intrigués et guidés jusqu'à toi, être subjugués par la texture qui te compose et qui, ils le jureront, est aussi tendre et parfumée que la peau véritable du modèle, avoir envie de te toucher pour s'assurer qu'il s'agit bien, aussi inquiétante soit-elle, d'une statue. Ils pourront bien, dis-je, t'approcher de la sorte. Aussitôt que leurs doigts t'effleureront, ils seront changés en feuilles de lierre et s'accrocheront là, au rêve qu'ils crurent accessible. A tout jamais enchaînés les uns aux autres, ils grimperont sur ton corps immobile jusqu'à le cacher totalement. Tu seras alors dissimulée par l'intelligence protectrice de la flore, aucune mise en garde ne sera donnée, tous traverseront le jardin nord du château, passeront entre les bassins asséchés par la soif vengeresse du lierre, atteindront la lisière du bois, apercevront la cabane où tu jouais dans tes plus jeunes années, tenteront de s'y rendre et tomberont enfin, attrapés par les rameaux de tes gardiens. Ils seront dévorés par la terre qui porte ton nom.

Réveille-toi, ma nuit.

Puisque tu es à moi et que je suis à toi depuis le jour qui nous a vu naître, entends ma voix et réveille-toi. L'heure est venue pour nous de travailler à la reconquête de ces lieux. Il est temps mon Amour, temps de reprendre possession de nos biens qu'ils n'ont pas le droit de profaner. Ne tolérons pas davantage le détournement de notre lien secret et immuable. Ils doivent savoir de quel feu brûle notre cœur et sentir le brasier qui nous consume dérouler ses langues sur leur peau fondante. Écoutons-les hurler; aucun chant n'est plus beau que celui-ci, dont les accords inspirés par Orphée lui-même racontent à la fois l'enfer et la passion. Écoutons-les s'arracher au regret pour nous adresser leurs plaintes, écoutons-les s'égosiller dans d'ultimes suppliques. Le bruit rauque et strident qui émane de ces gorges cuites n'espère plus notre clémence mon Amour, il exprime seulement la violence primitive qui les supprime. Bientôt, nous n'entendrons plus que le crépitement de notre fureur, l'expiration de la justice, l'abolition du bûcher. Bientôt, je t'en fais la promesse, nous n'aurons plus besoin de condamner l'intrusion par l'incinération. Parce que tu peux en être certaine, il n'y en aura plus. Nous aurons accompli le génocide salvateur. Plus d'intrus sur nos terres. Et le domaine de Laversine s'émancipera, d'année en année, au rythme des solstices. Les sangliers sortiront la nuit pour retourner la terre de nos

terrasses et jardins, les saisons tanneront les façades majestueuses du château, le domaine gagnera son immortalité dans leur renouvellement incessant, il deviendra imputrescible et souple au point que l'on pourra s'y ébattre éternellement dans les formes que nous inspirera la jouissance.

Réveille-toi, ma nuit.

Les génies de la renaissance ont échoué à peindre Vénus et la vie les a quittés. Celle de Giorgione n'a pas tant de pudeur que tu n'en as et celle de Titien n'est pas aussi sensuelle que tu ne l'es. Ne crains pas les grossiers pinceaux des artistes déchus, écoute plutôt le chant primitif des monstres. J'ai affronté quatre lions pour venir te chercher et te montrer au monde. Vaincus, les félins m'ont avoué leur rage jalouse et m'ont, dans un ultime rôle, confirmé la splendeur picturale de ton être avant d'être changés en pierre. Même les bêtes la reconnaissent, et s'incline, et se font dévote, et meurent pour toi. Mais, toute puissante et inconsciente, tu es montée sur la chaire pour admirer tous ces fidèles avec le pouvoir d'une passionaria sur son trône. Quant à moi, cher Amour, je te regarde: tu es allongée là, sur ton piédestal, au milieu de la nature, je reconnais que nulle nonchalance ne trahit ta souveraine position, nul repos n'écrit le comportement de tes formes. Tu as les pieds du Christ en croix, les cuisses chastes des madones, le sexe luxurieux d'une adolescente, le ventre sincère d'une enfant, les seins nourriciers d'une mère, la bouche interdite du secret et le regard froid de Méduse. Je t'aime. Viens, je t'aime.

Alors, encensée avec la ferveur que l'on doit à une déesse, l'entité féminine a mû. Sa poitrine s'est tendrement gonflée, ses bras sont apparus, elle les a enroulés autour du cou de son amant, a enfoui son visage dans le creux de son épaule, a timidement pressé ses seins contre le buste puissant de son sauveur et, dans une confiance inaltérable, s'est laissée porter jusque dans le château. La salle de réception était pleine, une assemblée de nombreux et fidèles amis s'y était formée pour l'occasion. *C'est l'éveil de la châtelaine! L'éveil de la châtelaine!* Scandaient-ils. On la fit habiller d'une robe à compartiments aux riches étoffes pastelées et asseoir au centre de la pièce avant de lui passer une tiare d'or blanc incrustée de diamants roses. Ce dernier geste scella le sacre de la châtelaine. Le silence s'installa rapidement, le moment était venu d'entendre la première décision royale, mouvement symbolique qui marquerait le début d'un règne inconditionnel. Elle prit soudain un air autoritaire et tourna le visage vers son fiancé, qui était allé la chercher dans les bois pour la mener jusqu'ici, sur le trône de Laversine. Elle lui fit signe de s'agenouiller. Il sembla ne pas comprendre le sens de cet ordre, mais obtempéra avec ferveur. Il portait sur elle le regard soumis d'un amour loyal et confiant. Elle entrouvrit les lèvres. Le son de sa voix allait enfin faire vibrer les âmes dévotes et impatientes. Il prit une ample inspiration qu'il bloqua quand il eût assez d'air dans les poumons pour entendre dignement les paroles solennelles de la châtelaine. Elle allait le faire châtelain, c'était évident.

Tu m'as abandonnée! s'égosilla-t-elle soudain, outrée, dans une hideuse congestion qui la transforma en un monstre délateur. *Tu m'as abandonnée!* Le domino tomba, la foule était devenue une horde de goules

accusatrices qui, lente et menaçante, se refermait sur lui sans qu'il puisse mouvoir le moindre muscle. *Tu m'as abandonnée! Tu m'as abandonnée!* les entendait-il tous hurler en canon tandis qu'impuissant, il se laissait démembrer comme les thraciennes avaient, inspirées par les Euménides, démembré Orphée.

Il expira.

Dressé au milieu des draps moites que ses poings agrippent encore, il rassemble ses forces dans l'espoir d'un apaisement. Il n'a jamais pris l'habitude de ces réveils chaotiques. Il suffoque et supporte tant bien que mal la course effrénée de son cœur. Comment le ralentir? L'arrêter? Définitivement. Elle est morte. Deux ans qu'elle est morte violée et lacérée par un cambrioleur. Il n'était pas là. Pas au château. Il ne l'a jamais été. Lui qui avait grandi dans la modestie paysanne était effrayé par ce luxe. Elle est morte sans lui. Il ne se le pardonnera jamais. Aujourd'hui et pour la première fois, il se rendra au château.



Auteur - Yann FREY



Galerie littéraire numérique l'Hart Poétique